

Regards croisés: la reconstruction de “l’autre” dans *Cette Afrique-là!* de Jean Ikellé-Matiba

(Miradas cruzadas: la reconstrucción del “otro” en *Cette Afrique-là!* de Jean Ikellé-Matiba)
(Crossed Gazes: The Reconstruction of the “Other” in Jean Ikellé-Matiba’s *Cette Afrique-là!*)

M’bare N’gom

Department of Foreign Languages, Morgan State University, 1700 E. Cold Spring Lane,
Baltimore, MD 21251, USA. Tel.: (443) 8853095. Fax: (410) 3193880. Courriel:
mngom@moac.morgan.edu

BIBLID [1132-3310 (2000) 9; 153-170]

Résumé

Ce travail s’appuie sur *Cette Afrique-là!* de l’écrivain camerounais Jean Ikellé-Matiba, et étudie la représentation des camerounais dans les divers discours coloniaux allemand et français, ainsi que leur installation dans une structure marquée par la marginalisation et la subordination. Cette étude montre aussi que, en proposant une relecture de l’histoire du Deutsch Kamerun, Ikellé-Matiba aspire à récupérer l’image de l’Africain qu’il représente comme sujet actif et centré et, au passage, il procède à sa réintégration dans l’Histoire.

Mots-clés: Deutsch Kamerun. Germanisation. World-ing. Other-ing. Autobiographie.

Resumen

Este estudio se apoya en la novela *Cette Afrique-là!* (1963), del escritor camerunés Jean Ikellé-Matiba y examina la representación de los cameruneses en los discursos coloniales alemán y francés, así como su instalación en una estructura de otredad definida por la marginación y la subordinación. También muestra que, al proponer una relectura de la historia de Deutsch Kamerun, Ikellé-Matiba aspira a la recuperación del africano para representarlo como sujeto activo y centrado y, de paso, lo reintegra en la Historia.

Palabras claves: Deutsch Kamerun. Germanización. World-ing. Other-ing. Autobiografía.

Abstract

This study examines Cameroonian Jean Ikellé-Matiba’s novel *Cette Afrique-là!* (1963), and examines the representation of Cameroonians in both German and French colonial discourses, and their installation in a structure of otherness marked by marginalization and subordination. The study also shows that in proposing a new literary historical reading of Deutsch Kamerun, Ikellé-Matiba’s goal is to recuperate the image of the African and represent him as an active and centered subject and, by the same token, reintegrate him into History.

Key words: Deutsch Kamerun. Germanisation. World-ing. Other-ing. Autobiography.

1. Introduction

La littérature africaine relative à la colonisation allemande du continent est un projet culturel qui a reçu très peu d'attention critique et théorique comparée à celle qui a trait aux anciens territoires sous occupation coloniale française ou britannique en Afrique sub-saharienne.

2. Espace colonial et discours hégémonique

C'est après la fin de la deuxième guerre mondiale que les divers projets culturels, idéologiques et coloniaux européens sur l'Afrique ont été récupérés et réélaborés par les auteurs et intellectuels africains à travers diverses pratiques discursives tels que le roman, la critique littéraire, l'essai, la philosophie et, plus récemment, le cinéma. Cependant, jusqu'à un passé récent, ce processus ne s'était limité qu'aux anciens territoires sous domination française, britannique et portugaise en Afrique sub-saharienne¹. Très peu de textes africains ont exploré, sous quelque perspective que ce soit, le projet colonial allemand en Afrique au sud du Sahara. *Cette Afrique-là!* (1963), du camerounais Jean Ikellé-Matiba est l'un des rares textes de fiction à se pencher sur la situation coloniale en Afrique Occidentale centrale dite germanique ou Deutsch Kamerun².

Dans cette étude, notre objectif est double: d'une part, nous nous proposons d'examiner le discours colonial allemand comme pratique de défiguration et de construction d'un nouvel espace géographique: l'Afrique, le Cameroun dans le cas qui nous occupe ici, ainsi que l'établissement d'une structure prononcée de différence raciale marquée par la fausse représentation des habitants de cette nouvelle réalité spatiale, les camerounais, comme individus a-historiques déterminés par leur immutabilité et leur rigidité

¹ Depuis le début des années 90, il y a eu quelques études sur la présence coloniale espagnole en Afrique au sud du Sahara.

² *À la veille de la première guerre mondiale, le 'Kamerun' territoire de 750.000 Km² [...] était un protectorat allemand* (67).

culturelle. D'autre part, nous montrerons comment *Cette Afrique-là!* de Jean Ikellé-Matiba, s'inscrit dans le processus de récupération, de réécriture et de re-centralisation de l'africain comme sujet créateur et faiseur d'Histoire.

Cette Afrique-là! de Jean Ikellé-Matiba fut achevé d'écrire en 1955, mais le roman ne sera publié qu'en 1963, trois ans après l'accession à l'indépendance de la République Fédérale du Cameroun.

L'anecdote du roman tourne autour de la vie de Frantz Mômha, le narrateur-témoin-protagoniste dont le récit commence bien avant sa naissance, quand il n'était même pas conçu. Ensuite, il décrit son enfance au sein de la société traditionnelle pré-coloniale qui apparaît comme un espace harmonieux et libre de tensions. Il raconte aussi les vicissitudes de sa double expérience personnelle et collective dans l'univers colonial. D'abord, sous l'Allemagne impériale entre la seconde moitié du XIX^e siècle et la première guerre mondiale, et ensuite, sous l'occupation française à partir de 1916³. Le texte de Ikellé-Matiba nous offre donc deux visions idéologiques et sociétales engagées dans un rapport marqué par la tension et la violence: d'une part, c'est l'Afrique avant, pendant et après son contact avec l'Europe; et de l'autre, une perspective interne et africaine sur deux projets coloniaux européens portant sur le même territoire: le Cameroun.

Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, les grandes puissances européennes de l'époque, la France, la Grande Bretagne, l'Allemagne, la Hollande, le Portugal et l'Espagne, cette dernière dans une moindre mesure, déplacèrent leurs rivalités militaires, géopolitiques et économiques vers le continent africain. Le "Scramble for Africa", comme l'appela un ministre de sa majesté britannique, et que les français, pour ne pas être en reste, dénommèrent "la course au clôcher", en est le point de départ. À partir de là, l'Afrique,

³ Le traité de partition du Cameroun entre la France et la Grande Bretagne entra en vigueur le 14 mars 1916.

l'Afrique sub-saharienne en particulier, se convertit en un espace géographique qu'il fallait "découvrir et étudier" et, en ultime instance, "domestiquer" en le recréant afin d'en faire un texte lisible et intelligible pour l'opinion publique métropolitaine. La naissance et prolifération des diverses sociétés de géographie à travers toute l'Europe pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, inaugure ce que Billy Gene Hahs (1981) a appelé l'"impérialisme scientifique", à savoir, l'expansionnisme européen⁴. Ces sociétés de géographie étaient, en fait, le fer de lance de l'impérialisme européen en Afrique sub-saharienne. Elles jouèrent un rôle primordial et décisif pendant la soit disant période d'exploration et de conquête du continent africain. En effet, dans le sillage de cette idéologie expansionniste et impérialiste, les sociétés de géographie organisèrent plusieurs congrès internationaux sur l'Afrique et financèrent de nombreuses expéditions exploratoires et "scientifiques" dont le but était de parcourir le continent africain et d'en occuper la plus grande aire géographique possible⁵. L'espace géographique parcouru était, par la suite, réclamé et converti en appendice ou en prolongement du territoire métropolitain. Et ceci grâce au miracle de ce que le linguiste espagnol Manuel Criado de Val (1994) a appelé "la tierra pisada" (la terre foulée, parcourue). Pour sa part, John Noyes (1991) définit ce projet d'appropriation comme "the activity of writing on earth", car affirme-t-il: *The Scramble for Africa was a strategy of writing, marking African space with meaning, and the Law presiding over it was the authority of European states* (105).

⁴ La Société de Géographie de France fut fondée en 1821, et entre 1871 et 1881, onze autres sociétés de géographie furent créées en province. En Espagne, la Société de Géographie de Madrid fut fondée en 1876, et six autres sociétés avaient été créées en province vers 1887. La Société Royale de Géographie de Londres, la Société de Géographie de Berlin et la Société Royale de Géographie de Bruxelles étaient parmi les plus actives. (Cf. Brunshwig, 1960: 19 et ss.)

⁵ Le premier congrès international de géographie se tint à Anvers en 1871 et le deuxième se réunit à Paris en 1875. (Brunshwig, 1960: 19)

Et c'est grâce à ces inscriptions symboliques et arbitraires sur la géographie africaine et d'ailleurs que, vers 1910, les différentes puissances européennes d'alors avaient pu occuper 85% de la superficie terrestre.

L'aventure coloniale allemande en Afrique fut de courte durée (1884-1916) comparée à celle des autres puissances européennes⁶. À l'issue de la Conférence de Berlin, tenue du 15 novembre 1884 au 23 février 1885, qui consacra le partage de l'Afrique entre les puissances européennes, le Togo en Afrique de l'Ouest, le Cameroun en Afrique centrale, le Ruanda-Urundi et le Tanganika dans la région des grands lacs et en Afrique de l'est respectivement, et le Sud-Ouest Africain échurent à l'Allemagne impériale qui devint ainsi l'une des grandes puissances coloniales présentes en Afrique. Après la défaite allemande à l'issue de la première guerre mondiale, le Deutsch Kamerun fut démembré et réparti entre la France et la Grande Bretagne⁷.

3. La construction de "l'Autre"

C'est dans ce contexte qu'il faut donc situer le texte de Jean Ikellé-Matiba. Comme beaucoup de textes africains, fussent-ils francophones ou anglophones, publiés à partir des années 50, *Cette Afrique-là!* s'inscrit dans le processus de revendication de l'Histoire en Afrique tout en offrant une autre perspective et lecture de l'expérience coloniale, celle du colonisé. C'est donc un texte qui non seulement réagit et s'érige en ce que Priscelina Patajo-Legasto définit comme "alternative objects of knowledge", à savoir, un contre-discours qui se dresse face aux divers projets coloniaux européens, allemand et français, dans le cas qui nous occupe. Sous cette optique, *Cette Afrique-là!* s'affirme comme une réécriture de certains moments historiques et sociaux de l'Afrique.

⁶ Le 12 juillet 1884, les rois Douala Bell et Akwa signèrent un traité cédant leur territoire, *le pays appelé Cameroun* et tous leurs droits de souveraineté à la Maison Woerman. C'était un territoire d'une superficie de 750.000 Km² (Owana, 1996: 31).

⁷ Sur ce point, voir Chiabi (1989: 173 et ss.).

S. E. Oguide (1983) écrit: *most African writing is historical [...] and what is more, that what constitutes the mainstream of African writing to date derives ultimately from definite historical events or social conditions* (1).

Le texte de Ikellé-Matiba se veut un document à la fois historique et authentique comme l'observe l'auteur dans l'avant propos:

Ce livre est un document. C'est un récit authentique. L'auteur a voulu faire parler des voix d'outre-tombe. L'ère de la colonisation est révolue. C'est maintenant le temps des bilans, des mémoires, des plaidoyers pro domo...Tout cela est nécessaire pour éclairer le grand public et faciliter le travail des chercheurs. (11)

Roman aux allures autobiographiques, pour ne pas dire biographiques, *Cette Afrique-là!* est le reflet d'une expérience activement et intensément vécue.

À cet effet, Mineke Schipper (1991) remarque:

Dans la littérature africaine, beaucoup de récits à la première personne sont présentés comme autobiographiques. La construction est souvent celle du "je" plus âgé qui revoit sa vie antérieure et qui, en général des années plus tard, raconte ce qu'il ou elle se rappelle du passé. Beaucoup de textes de ce genre traitent du thème de la colonisation. (13)

Les multiples discours européens sur l'entreprise coloniale en Afrique étaient marqués par ce que Komla Mossan Nabupko (1990) appelle *l'amnésie stratégique*, c'est-à-dire, une pratique idéologique partant du constat que l'Afrique était un territoire vierge et vide. Cette stratégie systématique de l'oubli et de l'oblitération était le cheval de bataille du discours colonial européen dans sa croisade de justification et de légitimation de l'entreprise coloniale en Afrique. En s'arrogeant le droit de nommer impunément ces territoires portant déjà des noms et de réinventer ses habitants, le discours colonial européen exprimait ainsi son mépris pour les appellations autochtones. C'était donc une pratique qui s'inscrivait dans le cadre de ce que Roland Barthes appelle *l'arthrologie* ou science du partage. Et *le droit de nommer*, comme l'observe Louis-Jean Calvet, *c'est le versant linguistique du droit de s'approprier* (1974:

57), *car*, poursuit-il, *le partage colonial commence par la segmentation taxinomique* (58). Lord Salisbury, l'un des "grands africanistes" de l'Empire britannique, remarquait à cet effet:

Nous avons entrepris de tracer des lignes sur les cartes de régions où l'homme blanc n'avait jamais mis les pieds. Nous nous sommes distribués des montagnes, des rivières et des lacs, à peine gênés par cette petite difficulté que nous ne savions jamais exactement où se trouvaient ces montagnes, ces rivières et ces lacs. (cit. par Calvet, 1974: 58)

Dès lors, l'Afrique, comme nouvel espace géographique, fut incorporée à "l'Histoire et au monde" par l'œuvre et la grâce du discours colonial européen. En conséquence, l'Afrique, comme l'écrit Joseph Conrad dans *Heart of Darkness* (1971)⁸, *was not a blank space anymore. It had got filled [...] with rivers, lakes, and names. It had ceased to be a blank space of delightful mystery - a white patch for a boy to dream gloriously over* (8).

C'est contre ce discours d'appropriation, d'oblitération, de manipulation et d'objectification que les écrivains africains se sont mobilisés. Ceux-ci s'attelèrent d'abord à la tâche de le contrecarrer, pour ensuite procéder à sa déconstruction. C'est un projet culturel que Kenneth Harrow (1994) appelle *littérature de témoignage*; il identifie quatre types: autobiographique, folklorique, social et historique (33-68). Le texte de Ikellé-Matiba en embrasse deux. Il est autobiographique mais se veut aussi historique. Dans *Cette Afrique-là!*, le narrateur poursuit un double objectif en utilisant le récit de vie comme plateforme narrative. D'une part, il veut montrer l'authenticité de son histoire et le caractère de vécu de son témoignage contrairement au discours colonial allemand qui était monolithique et vertical; et d'autre part, il veut donner une

⁸ *Heart of Darkness first appeared in 1899 as The Heart of Darknees in Blackwood's Magazine in three parts (February, March and April), after which it was revised for inclusion by Blackwood in a separate volume, Youth: A Narrative, and Two Other Stories [...], published in 1902 (cf. Heart of Darkness, Kimbrough, éd. 1971: 80).*

vision plus autonome et démocratique de l'Histoire. Et le narrateur d'observer:

Depuis la colonisation, l'opinion internationale a été trop mystifiée, car seul le colonisateur disposait des moyens d'information. Pour ériger son mode de vie en système universel immuable, il a créé une littérature, un style et même une éthique et c'est à travers ces clichés que nous sommes jugés (51).

L'un des traits saillants du discours colonial germanique était le bricolage et la manipulation visant à transformer l'africain, le camerounais dans le cas qui nous occupe ici, en ce que Edward Said (1979) appelle *object without history*. Dans le roman, cette vision idéologique est exprimée sans faille par le Gouverneur allemand lors de l'inauguration de la ligne de chemin de fer Douala-Edéa:

Élevons de grands peuples à notre exemple. Germanisons-les. Nous aurons ainsi accompli notre devoir envers l'humanité et la civilisation. C'est pour répondre à cet impératif que le Kaiser a fait entreprendre ici des gigantesques réalisations, afin que nul n'ignore notre passage. (105)

C'était donc un individu conçu, défini et déterminé par le regard contaminateur et distordu du discours hégémonique allemand. La critique philippine Priscelina Patajo-Legasto (1993) définit ce processus comme phénomène de "*World-ing*" and "*Other-ing*", c'est-à-dire, *those forms of discourses which were produced by Western, logocentric, binary frames and which were employed during the period of colonial/imperialist expansion as modes of legitimization for the colonizer's deracination of cultures and decimation of peoples* (2).

S'appuyant profusément et idéologiquement sur la notion de différence et sur une vision réductionniste de l'Afrique et des Africains, la pratique hégémonique coloniale allemande et européenne en général installa l'habitant du terroir dans une structure déterminée par la généralisation, la fixité et l'immutabilité. On lui imposa un statut de subalterne, c'est-à-dire, celui d'un

être sans individualité, ni subjectivité, ni conscience historique. Homi Bhabha (1994) remarque à cet effet que,

An important feature of colonial discourse is its dependence on the concept of “fixity” in the ideological construction of otherness. Fixity, as the sign of cultural/historical/racial difference in the discourse of colonialism, is a paradoxical mode of representation: it connotes rigidity and an unchanging order as well as disorder, degeneracy and daemonic repetition. (66)

Dans ce même ordre d'idées, l'usage à satiété de la fausseté et du stéréotype négatif, autre trait saillant de ce discours de représentation, contribua à cristalliser l'image mythique du noir comme “l'autre”. Et les stéréotypes, comme l'écrit Seamus Deane (1990) avec beaucoup d'acuité,

[...] are successful precisely because they have been interiorized. They are not mere impositions from the colonizer on the colonized. It is a matter of common knowledge that stereotypes are mutually generative of each other. (12)

En somme, l'Africain, le Camerounais, fut disloqué, déterritorialisé et ensuite transformé en un individu réduit à évoluer en marge de la Culture et de l'Histoire, comme l'observe le narrateur:

Les Allemands se sont toujours crus supérieurs à tous les humains. Et cette opinion était renforcée du fait que nous étions de deux cultures différentes. Le Noir ordinaire était un objet. Il devait considérer le Blanc comme un dieu. (99)

et aussi:

C'est pourquoi le salut à l'européenne était de rigueur. Quand un Blanc marchait dans la rue, tous les autres passants devaient s'écarter et se découvrir sous peine de se voir brutalisés. [...] Dans un bureau, il ne fallait, en aucun cas, se montrer arrogant [...]. On nous déclarait à l'école qu'elles [les mesures] étaient provisoires et destinées à nous éclairer. (99-100)

4. L'oralité comme plateforme et stratégie narratives

Cette Afrique-là! s'appuie en partie sur la tradition orale comme point de

départ et en utilise la technique. Le texte oral, fut-il narration ou poésie, étant présenté presque toujours à la première personne face à un public "lecteur et participant", permet au narrateur ou au réciteur de contrôler, ne serait-ce que provisoirement, le temps de la narration ou du lyrisme. Dans *Cette Afrique-là!*, Frantz Mômha, le narrateur, raconte son histoire lors des veillées du village. On sait par lui, que le temps de la narration et de la "lecture" a duré deux soirées qui correspondent aux deux parties typographiques du roman. La conclusion de la première partie typographique du roman coïncide avec celle du texte oral:

Le coq chanta. Il était plus de minuit. -Il est déjà tard, dit Mômha. Demain, les travaux nous attendent. Dans la soirée, comme c'est un samedi, nous veillerons plus longtemps.

Le cercle se défit. Les femmes s'en allaient rêveuses. Les enfants suppliaient Momha d'arriver plus tôt. (131)

Et il en va de même à la fin du roman:

Bref, voici en résumé ce qu'a été ma vie jusqu'à ce jour [...]. Nous n'avons pas, je crois, perdu nos deux soirées. (240)

Le coq chanta. Il était trois heures du matin. Il pleuvait quand la veillée prit fin. Chacun s'empressa de regagner son toit, les yeux lourds de sommeil. (241)

Le texte est aussi parsemé d'expressions ayant trait au style oral. À certains moments, le narrateur s'adresse directement aux lecteurs présents comme, par exemple, lorsqu'après une longue digression, il leur dit: *-Nous ne pouvons aller plus loin car nous risquerions de sortir de notre sujet* (50); ailleurs: *-Comme je vous le disais hier, je salue encore ici la mémoire du soldat* (194); *-J'en arrive aux moments les plus pathétiques. Si douloureux qu'ils soient, il faut que vous les sachiez puisqu'ils font partie de l'histoire de votre pays* (197); *-Avant de vous parler de moi je vous explique les rouages de l'institution nouvelle* (202).

L'une des caractéristiques de l'opération "d'écriture" et de "lecture" du

récit oral est le face à face synchronique entre l'auteur et ses lecteurs. Ceci confère une certaine flexibilité et versatilité au texte oral favorisant ainsi toute une série de micro-opérations narratives et lectrices telles que l'improvisation, la dramatisation au moyen du silence ou du langage corporel, du geste, du chant et de la danse de la part de l'auteur, et l'intervention du public "lecteur" qui jouit du privilège de pouvoir interpeller l'auteur pour exprimer son émotion ou son appréciation du récit au moyen du chant ou de la danse, pour citer deux des exemples les plus communs. C'est ce caractère d'immédiateté favorisant l'interaction entre l'auteur et son lectorat qui préside le temps et l'espace de la narration dans *Cette Afrique-là!*.

D'autre part, le "je" narratif qui parcourt le texte s'inscrit dans la tradition autobiographique écrite en Afrique, comme le constate James Olney (1993):

The whole logic of African autobiography and the nature of the *bios* around which African autobiography forms itself are there in the notion that *a person is what he is because of and through other people* or in the notion that the Sonjo people (as reported by John Mbiti) hold: *I am because we are and since we are, therefore I am*. [...] the African autobiography executes a portrait of *nous, nous ensemble*, and the life shared by the group now [...] is one lived countless times before, shaped by ritual stages of birth and naming, initiation, marriage, parenthood, eldership, and death that have given form to the life of this people for as back as the legendary, mythic memory extends. (218)

En narrant son histoire à la première personne, Ikellé-Matiba cherche non seulement à authentifier son récit, mais il prête aussi sa voix à ses compatriotes muets et privés de langage et, partant, devenus marginaux et invisibles. Le discours colonial étant, comme l'observe Louis-Jean Calvet, une pratique anthropophage en ce sens qu'il a non seulement dévoré le colonisé et son espace, mais aussi son langage qu'il contrôle au moyen de ce que Calvet appelle la glottophagie, car comme l'observe Seamus Deane (1990), *at its most powerful, colonialism is a process of radical dispossession. A colonized people is without a specific history and even [...] without a specific language* (10).

Pour sa part, le narrateur remarque:

Chaque semaine, nous avons un texte à réciter. Cela facilitait la prononciation. Mais il fallait, là aussi, avoir l'accent allemand et surtout le bel accent de Branschweig, car la fin était de nous germaniser jusqu'aux os. (72)

Le narrateur dans *Cette Afrique-là!* agit donc en maître de la parole, nous nous résistons à dire griot ici, car il dispose d'un instrument transnational et transethnique de communication, l'écriture en français dans le cas qui nous occupe. Dès lors, il devient un porte-parole, un éducateur et un historien de cette période charnière de l'histoire du Cameroun. En somme, il assume le rôle d'intermédiaire et de relayeur entre un passé aliénant, traumatique et traumatisant, et un futur plein de promesses. Le récit de son expérience devient alors l'autobiographie de toute une communauté, celle des populations camerounaises sous le joug allemand d'abord, et français par la suite. Ainsi, *cette autobiographie collective*, pour utiliser l'expression de Komla Mossan Nubukpo (1990), *est l'oeuvre d'architectes d'une nouvelle culture qui vise à canoniser de nouveaux textes en fonction de critères du terroir* (405).

Dans un autre ordre d'idées, *Cette Afrique-là!* explore aussi, entre autres, les violents et complexes rapports culturels, politiques et socio-économiques qui définissent l'espace colonial. Le narrateur retrace le début de la "pax germanica", quand Bahom, le patriarche du village, convoque les habitants pour leur annoncer l'arrivée de l'homme blanc: *Ils viennent, disent-ils, prendre le pays, l'administrer, le civiliser, en faire une patrie prospère, évidemment à leur profit* (44); pour ensuite ajouter: *Je n'ai pas besoin de l'homme blanc ici. Il ne nous apportera que division, haine et mépris* (ibid.).

Dès lors, le narrateur sera non seulement le témoin de choix de ce processus d'appropriation et de domestication du territoire qui deviendrait le Cameroun, mais il y participera aux côtés des allemands contre son gré, du moins au début. Par la suite, il deviendra l'un des principaux protagonistes de

cette odyssee: *On me désigna. Je fus froissé... Je ne connaissais ni ces gens, ni leur langue. Et raison de plus, que serais-je? Traître ou opportuniste. Jeune, je devais m'incliner. Je rejoignis la troupe* (47).

À la “domestication” du territoire suivit l'établissement de ce que le critique sénégalais Mamadou Diouf appelle *l'espace colonial*, un univers caractérisé, d'une part, par l'institutionnalisation de l'occupation et l'installation des populations africaines dans une structure périphérique définie par l'image figée, le stéréotype, la subordination et la marginalisation: *Mais cet effort d'intoxication systématique a porté: le colonisé a accepté sa nouvelle condition, baissé l'échine; il s'est dégradé, déphasé et s'est considéré comme un sous-produit de l'humanité* (1990: 52).

D'autre part, cet espace était orienté vers l'exploitation à outrance de ses ressources humaines et matérielles grâce à une série de mesures visant à consolider l'emprise coloniale allemande sur le territoire du Deustch Kamerun. Le processus de domestication commence avec l'organisation territoriale:

Le pays conquis, il fallait le faire reconnaître par les voisins, lui donner une aire territoriale afin de pouvoir l'administrer. Une organisation administrative fut mise sur pied. Mais elle était faite pour le seul intérêt de l'occupant, c'est-à-dire, de certains monopoles coloniaux [...]. Tout cela facilitait son oeuvre ainsi que l'exploitation des richesses. (48)

Il est ensuite suivi de la fragmentation de cet espace (*Ces divisions, parfois artificielles, ont servi à créer des unités économiques, utiles à l'aménagement du territoire. La délimitation des provinces fut un scandale et c'est l'origine du problème des minorités ethniques.* 48-49), pour culminer avec la dislocation des structures de la société traditionnelle et la redistribution des rôles hiérarchiques et sociaux:

En attendant, le conquérant dut se contenter de ces ramassis d'hommes, pour la plupart anciens esclaves, qui avaient, les premiers répondu à leur appel. [...] La plupart de nos dirigeants sortent des bas-fonds de la société; c'est pourquoi leur autorité est si insupportable, accumulant des bêtises, sottises et maladroite insolence. Le chef devint un personnage immense, jouissant d'une liberté d'action

étendue. (51)

Les conséquences néfastes de cette réorganisation de l'espace africain sont encore palpables de nos jours.

Incorporé au projet colonial malgré lui, Frantz Mômha, le narrateur, souffrira un long processus de germanisation, de déculturation et d'acculturation, au cours des diverses étapes de son éducation et de sa vie professionnelle au sein de l'administration coloniale prussienne. Mômha passera du statut de sujet passif et de témoin à celui de participant actif au projet colonial allemand au Cameroun dont il épousera les valeurs: *J'avais été élevé par eux dans leurs écoles. J'étais imbu de leur idéologie. J'avais acquis leur chauvinisme. En quoi différais-je d'eux? La couleur de la peau ne comptait pas pour lui* (94).

Aussi, le narrateur n'hésite-t-il pas, consciemment ou pas, à se dépouiller de son identité africaine pour embrasser celle du discours hégémonique allemand. Aussi, fort de cette perception et représentation de la réalité, n'hésite-t-il pas à se considérer *étudiant prussien* ou comme son ami Johan qui se décrit comme *jeune étudiant prussien méticuleux et luthérien* (185). Partant de ce constat idéologique aliénant, Mômha arrive à la conclusion qu'il est cousin des Anglais, car affirme-t-il, *nous l'étions en effet puisque leur King et notre Kaiser étaient parents* (88).

La falsification de l'Histoire était l'une des caractéristiques saillantes du discours colonial germanique. En imposant une lecture unilatérale de l'histoire du monde, le discours colonial allemand institua un monologue sur l'histoire et, partant, une vision verticale de celle-ci. Aussi, l'histoire de l'Allemagne supplanta-t-elle celle du Cameroun et dès lors, l'unique histoire viable et acceptable dans cet espace redéfini était celle de l'empire germanique:

Mais l'histoire qu'on nous enseignait [...] était basée sur la supériorité germanique. Sur terre, apprenait-on, il y a trois puissances: l'Allemagne, la France

et l'Angleterre. Mais l'Anglais est faux et le Français injuste. (78)

Les héros allemands éclipsèrent ceux du terroir et occupèrent leur place dans le panthéon des grands de la tradition historique des douala, des chefferies bamiléké, du royaume Bamoun, du Sultanat de Sokoto et des lamidats du nord Cameroun, pour citer quelques exemples.

6. Discours de rupture et reconstruction

La deuxième partie de *Cette Afrique-là!* est consacrée au projet colonial français qui fut, selon le narrateur, très brutal. En effet, l'Allemagne ayant perdu son autorité sur le territoire du Cameroun, *le soin fut laissé à la France [...] de construire administrativement et de lire économiquement le même espace* (Mbembe, 1996: 57). Dans la poursuite de cet objectif, l'administration coloniale française institua l'indigénat et le travail forcé pour les populations camerounaises, entre autres mesures. Invité à entrer au service de la France, Frantz Mômha déclina l'offre malgré les conseils de son père qui le priait de l'accepter, car disait-il, *les Blancs sont les mêmes, leurs administrations les mêmes* (137). Par dépit, par romantisme ou par loyauté au Kaiser et à l'Allemagne, Mômha préféra s'abstenir. La brutalité de la colonisation française lui ouvrit les yeux provoquant une prise de conscience qui le mènera à voir le projet colonial européen dans toute son ampleur et son horreur, et à le rejeter.

La prise de conscience du narrateur donne lieu à un discours de rupture qui se manifeste par l'introduction d'une nouvelle plateforme narrative: le récit épistolaire. Et le discours épistolaire est une autre variante du récit de vie, dès lors qu'il s'appuie aussi sur la première personne du singulier pour nommer l'expérience personnelle et, partant, dire le monde. C'est une autre forme du récit autobiographique, mais plus intime, directe et immédiate. Du point de vue structurel, l'introduction de cette nouvelle stratégie donne lieu à un enchâssement narratif: un nouveau récit est inséré dans la narration, et loin de

constituer un obstacle au bon déroulement de l'action et de l'histoire, il contribue plutôt à ce que celle-là arrive à son terme. Il convient de souligner que le récit à la première personne représente ici l'expression d'un discours de rupture et sert aussi à véhiculer la réponse radicale de Mômha au projet colonial français et à l'idéologie coloniale européenne en général.

Ce nouvel instrument de communication permet à Frantz Mômha d'entrer en dialogue avec ses pairs camerounais qui avaient souffert diverses fortunes à l'avènement du projet colonial allemand. Dans l'une de ses lettres, son ami Johan lui confesse:

Je ne veux pas être fidèle à une quelconque idéologie, car tous ces Blancs nous méprisent. Nous sommes, pour eux, le sous-produit de l'humanité. Ils nous exploitent. Je n'ai pas vu un seul européen qui nous traite en égaux. (178)

En se marginalisant volontairement du projet français, Mômha en subit les conséquences: il est arrêté, battu et envoyé aux travaux forcés. Désabusé et plein d'amertume, le narrateur amorce un processus de retour à ses propres sources africaines et à ses origines paysannes. Il rentre dans son village pour se consacrer aux travaux champêtres: *Ma misère, je l'ai choisie. Plus question de m'en parler. Ma nouvelle existence m'intéresse beaucoup. Je travaille la terre, c'est dur. Mais n'est-ce pas par là que nous avons commencé?* (188).

En adoptant cette attitude radicale face au projet hégémonique français, Mômha s'extrique de la périphérie pour se situer au centre de cet univers qui auparavant était le sien, et redevient historiquement, culturellement et politiquement visible. Autrement dit, il passe du statut d'objet à celui de sujet actif et actant qui prend en main son propre destin. Et ce faisant, il affirme son identité auparavant sequestrée par le biais de sa reterritorialisation et de sa réintégration à l'Histoire.

7. Conclusion

En conclusion, on peut affirmer que, en jetant un coup d'oeil sur la situation coloniale au Cameroun, Ikellé-Matiba a exposé le caractère manipulateur du fait colonial et ses effets pervers. En nous proposant une relecture romanesque de l'histoire du Cameroun et de l'Afrique en général pendant cette période charnière, *Cette Afrique-là!* s'érige non seulement en un texte de témoignage, mais aussi en un discours de démystification et de démythification.

Références bibliographiques

- BHABHA, Homi (1994) *The location of culture*, London/New York, Routledge.
- BRUNSCHWIG, Henri (1960) *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français: 1871-1914*, Paris, Armand Colin.
- CALVET, Louis-Jean (1974) *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot.
- CHIABI, Emmanuel (1989) "British Administration and Nationalism in the Southern Cameroons, 1914-1954" dans *Introduction to the History of Cameroon*, London, Mc Millan Publishers, pp.170-199.
- CONRAD, Joseph (1971) *Heart of Darkness. An Authoritative Text, Backgrounds and Sources Criticism* (Robert Kimbrough, Ed.), New York, Norton & Company.
- CRIADO DE VAL, Manuel (1994) "Discurso inaugural", *II Congreso Internacional sobre Caminería Hispánica. La Raíz geográfica en la Historia y en la Literatura*, Madrid, Alcalá de Henares, Guadalajara y Pastrana.
- DEANE, Seamus (1990) "Introduction", *Nationalism, Colonialism, and Literature* (Terry Eagleton, Frederic Jameson & Edward Said), Minneapolis, University of Minnesota Press, pp. 3-19.
- DIOUF, Mamadou (1990) *Le Kajoor au XIX^e siècle. Pouvoir cedido et conquête*

coloniale, Paris, Khartala.

GENE-HAHS, Billy (1981) *Spain and the Scramble for Africa: The Africanistas and the Gulf of Guinea*, Ann Arbor, MI, University Microfilms International.

HARROW, Kenneth (1994) *Thresholds of Change in African Literature. The Emergence of a Tradition*, Portsmouth, NH/London.

MBEMBE, Achille (1996) *La naissance du maquis dans le sud Cameroun, 1900-1960*, Paris, Khartala.

MOSSAN NABUPKO, Komla (1990) "La critique littéraire 'africaine': Réalités et perspectives d'une idéologie de la différence", *CJAS/RCEA*, 24 (3), pp. 399-417.

NOYES, John K. (1991) *Colonial Space. Spatiality in the Discourse of German South West Africa, 1884-1915*, Chur, Harwood Academic Publishers.

PANTOJA HIDALGO, Cristina et PATAJO-LEGASTO, Priscelina (eds) (1993) *Philippines post-colonial studies: essays on language and literature*, Quezon City, University of the Philippines Press.

OGUDE, S. E. (1983) *Genius in bondage: a study of the origins of African literature in English*, Ile-Ife (Nigeria), University of Ife Press.

OLNEY, James (1993) "The value of Autobiography for Comparative Studies: African vs. Western Autobiography" in *African American Autobiography* (William L. ANDREWS, ed), Englewood Cliffs, Prentice Hall, pp. 212-231.

OWANA, Aldalbert, (1996) *La naissance du Cameroun: 1884-1914*, Paris, L'Harmattan.

SAID, Edward (1979) "An Exchange on Deconstruction and History", *Boundary*, 2-8, (1), pp. 65-74.

SCHIPPER, Mineke (1991) "Le 'Je' africain: Pour une typologie des écrits à la première personne (Fiction et non-fiction)", dans *Autobiographies et récits de vie en Afrique* (A. RELA, éd), Paris, L'Harmattan, pp. 7-29.